

diverses couleurs, au milieu de la place ; elle sert comme de tapis pour mettre dessus avec honneur le dieu de celui qui fait la danse. Car chacun a le sien qu'ils appellent leur Manitou. C'est un serpent, ou un oiseau, ou une pierre, ou chose semblable qu'ils ont rêvé en dormant et en qui ils mettent toute leur confiance pour le succès de leur guerre, de leur chasse et de leur pêche. Près de ce Manitou, et à sa droite, on met le Calumet en l'honneur de qui se fait la fête. On fait comme un trophée et on étend les armes dont se servent les guerriers de ces nations, savoir la massuë, la hache d'armes, l'arc, le carquois et les flèches.

» Les choses étant ainsi disposées, et l'heure de la danse approchant, ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages. Ce sont les hommes et les femmes qui ont les plus belles voix et qui s'accordent parfaitement bien ensemble. Tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches ; mais chacun, en arrivant, doit saluer le Manitou, ce qu'il fait en pétunant, et jettant de sa bouche la fumée sur lui, comme s'il lui présentait de l'encens. Après cela, celui qui doit commencer la danse paraît au milieu de l'assemblée et va d'abord avec respect prendre le Calumet, et le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire des figures bien différentes ; tantôt il le fait voir à l'assemblée, le tournant de côté et d'autre, et tantôt il le présente au soleil, comme s'il le voulait faire fumer ; tantôt il l'incline vers la terre et tantôt il lui étend les ailes

comme pour voler ; d'autres fois il l'approche de la bouche des assistans afin qu'ils fument ; le tout en cadence, et c'est comme la première scène du ballet (1).

» La seconde consiste en un combat qui se fait au son d'une espèce de tambour, qui succède aux chansons, ou même qui s'y joignant, s'accordent fort bien ensemble. Le danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre les armes, qui sont sur la natte, et l'invite à se battre au son des tambours ; celui-ci s'approche, prend l'arc et la flèche avec la hache d'armes, et commence le duel contre l'autre, qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, surtout se faisant toujours en cadence ; car l'un attaque, l'autre se défend ; l'un porte des coups, l'autre les pare ; l'un fuit, l'autre le poursuit ; et puis celui qui fuyait tourne visage et fait fuir

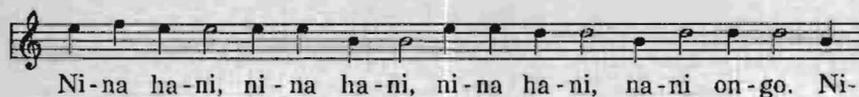
(1) Tout cela se faisait au chant de voix d'hommes et de femmes et au bruit des tambours et des chichigouanes. Les chichigouanes étaient des cornes de bœufs remplies de petits cailloux ; leur bruissement à intervalles rapprochés et réguliers, marquait les subdivisions des périodes rythmiques. Chez les Iroquois on se servait de petites citrouilles creusées, séchées, puis remplies de cailloux et fixées au bout d'un bâton, en guise de chichigouanes. Les Sauvages de l'Amérique du Nord avaient donc des instruments rythmiques : ils n'avaient pas d'instruments mélodiques ou harmoniques. Nicolas de La Salle racontant le voyage de Cavalier de La Salle aux sources du Mississipi, en 1682, et la visite qu'ils firent d'une bourgade d'Akanséas, s'exprime ainsi : « Les chefs et les guerriers ont des gourdes pleines de cailloux et deux tambours... Les premiers commencèrent une chanson qu'ils accompagnèrent du carillon de leurs gourdes. Ceux-là ayant fini, d'autres recommencèrent la même chose, puis ceux qui ont fait de belles actions vont frapper avec un casse-tête un poteau planté au milieu de la place. Et ayant conté leurs prouesses, ils donnèrent des présents à M. de La Salle pour qui ils fesaient fête. Si quelqu'un en frappant disait des mengeries, celui qui le saurait irait avec une peau essuyer le poteau, et dirait qu'il essuie la menagerie ».

E. G.

son ennemi : ce qui se fait si bien par mesure et à pas comptés, et au son réglé des voix et des tambours, que cela pourrait passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

» La troisième scène consiste en un grand discours que fait celui qui tient le Calumet. Car le combat étant fini sans qu'il y ait de sang répandu, il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées ; il nomme les nations, les lieux et les captifs qu'il a faits ; et pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d'une belle robe de castor, ou de quelque autre chose : et l'ayant reçu il va présenter le Calumet à un autre : celui-ci à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que tous ayant fait leur devoir, le président de l'assemblée fait présent du même Calumet à la nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples ».

Ce qui précède est emprunté au Père Lafitau (*Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II), qui, lui-même, l'emprunta au « récit » du P. Marquette. La Potherie fait la même citation (sans guillemets), et y ajoute la musique que voici, laquelle ne rend pas une foule d'inflexions et de manières de dire « qui en font le charme » mais qui échappent à toute notation.



ni - na ha-ni, ni-na ha-ni. Ka-oua ban no gue at chit cha co-
 gue a-gue a oûa ban no gue. Min li ga mi ta de pi ni pi
 ni lie at chit cha le ma-chi mi-man-ba mi e - tan-de mi e-
 tan-de pint pi-ni he. At chit cha sca-go-be he he he.

Reprenons maintenant notre récit.

HALTE D'AGANATCHI

Les voyageurs avaient dépassé le confluent du Mississipi et de l'Ohio. Comme ils se laissaient aller « au gré de l'eau, » ils aperçurent tout à coup des Sauvages armés de fusils qui les attendaient sur une des rives du fleuve. Le Père Marquette, qui avait gardé précieusement le calumet empanaché que lui avait donné le grand chef des Illinois de Péouaréa, s'empessa de faire voir aux indigènes ce talisman mystérieux. Il le tint élevé et bien en vue pendant que ses compagnons armaient leurs fusils et se préparaient à riposter à la première décharge. Le Père dit aux Sauvages quelques mots en langue huronne, auxquels ils répondirent par une invitation à descendre sur le rivage ; mais il y avait tant de frayeur dans leurs voix que les Français prirent cela pour des menaces. On

se redoutait de part et d'autre, et si un coup de fusil eût été tiré en ce moment, nul doute que c'en eût été fait de la vie de nos explorateurs, trop peu nombreux pour lutter longtemps avec avantage.

On finit cependant par s'entendre. Les Français descendirent à terre et entrèrent dans les cabanes des indigènes, qui leur offrirent des tranches de bœuf sauvage, de l'huile d'ours et des prunes blanches « très excellentes ». Les hommes étaient tatoués et portaient les cheveux longs, à l'iroquoise ; les femmes étaient coiffées et vêtues à la façon des Huronnes. Ces indigènes avaient des relations au moins indirectes avec les Européens de la Floride ; ils avaient des fusils, des haches, des couteaux, de la rassade, et aussi des bouteilles de verre double dont ils se servaient pour y mettre leur poudre.

D'après la carte de Jolliet, ces Sauvages habitaient une bourgade appelée Aganatchi, située à peu près où se trouve aujourd'hui la ville de Memphis, sur la rive gauche (est) du Mississipi, Etat de Tennessee.

Les voyageurs reprirent bientôt leur course vers le sud. Les rives du fleuve étaient couvertes de cotonniers, d'ormes et de tilleuls « admirables pour leur hauteur et leur grosseur ». Les prairies étaient à peu de distance, dans l'intérieur ; on entendait « meugler » les bœufs sauvages ; des volées de perroquets traversaient l'espace, et le bruit des avirons faisait lever les cailles dans les prairies et le long des grèves.

HALTE DE MITCHIGAMÉA

Au 33^e degré d'élévation, les étrangers aperçurent sur la rive ouest du fleuve une bourgade appelée Mitchigaméa (1), dont les habitants se mirent aussitôt à crier et à proférer des menaces. Ce fut un des moments les plus critiques du voyage. « Nous eûmes recours, dit le P. Marquette à notre patronne et à notre conductrice, la sainte Vierge Immaculée, et nous avons bien besoin de son assistance, car nous entendîmes de loin les Sauvages qui s'animaient au combat par leurs cris continuels. Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers (mais non de fusils). Ils se mirent en état de nous attaquer par terre et par eau ; une partie s'embarque dans de grands canots de bois, les uns pour monter la rivière, les autres pour la descendre, afin de nous couper le chemin et nous envelopper de tous côtés ; ceux qui étaient à terre allaient et venaient, comme pour commencer l'attaque. De fait, de jeunes hommes se jetèrent à l'eau, pour venir saisir mon canot ; mais le courant les ayant contraints de reprendre terre, un d'eux nous jeta sa massue, qui passa par-dessus nous sans nous frapper. J'avais beau montrer le calumet, et leur faire signe par gestes que nous ne venions pas en guerre, l'alarme continuait toujours, et l'on se préparait déjà à nous percer de flèches de toutes parts quand Dieu toucha soudain

(1) Jolliet écrit Anetihigaméa, et indique cette bourgade comme étant située sur la rive droite du Mississipi, à peu près où se trouve aujourd'hui la petite ville de Helena, dans l'État de l'Arkansas.

le cœur des vieillards qui étaient sur le bord de l'eau, sans doute par la vue de notre calumet qu'ils n'avaient pas bien reconnu de loin ; mais comme je ne cessais de le faire paraître, ils en furent touchés, arrêtant l'ardeur de leur jeunesse, et même deux de ces anciens ayant jeté dans notre canot, comme à nos pieds, leurs arcs et leurs carquois pour nous mettre en assurance, ils y entrèrent et nous firent approcher de terre, où nous débarquâmes non pas sans crainte de notre part. Il fallut au commencement parler par gestes, parce que personne n'entendait rien des six langues que je savais ; il se trouva enfin un vieillard qui parlait un peu l'illinois.

» Nous leur fîmes paraître par nos présents que nous allions à la mer ; ils entendirent bien ce que nous voulions dire, mais je ne sais s'ils conçurent ce que je leur dis de Dieu et des choses du salut ; c'est une semence jetée en terre qui fructifiera en son temps. Nous n'eûmes point d'autre réponse, sinon que nous apprendrions tout ce que nous désirions d'un autre grand village nommé Akanséa, qui n'était qu'à huit ou dix lieues plus bas. Ils nous présentèrent de la sagamité et du poisson, et nous passâmes la nuit chez eux avec assez d'inquiétude.

HALTE D'AKANSÉA.

» Nous nous embarquâmes le lendemain de grand matin avec notre interprète (1) ; un canot où étaient dix sau-

(1) Jolliet, Marquette, les cinq canotiers, le jeune esclave donné par

vages allait un peu devant nous ; étant arrivés à une demi-lieue des Akanséas, nous vîmes paraître deux canots qui venaient au devant de nous. Celui qui y commandait était debout, tenant en main le calumet, avec lequel il faisait plusieurs gestes, selon la coutume du pays. Il vint nous joindre en chantant assez agréablement, et nous donna à fumer ; après quoi il nous présenta de la sagamité et du pain fait de blé d'Inde, dont nous mangâmes un peu. Ensuite il prit le devant, nous ayant fait signe de venir doucement après lui ; on nous avait préparé une place sous l'échafaud du chef des guerriers. Elle était propre et tapissée de belles nattes de jonc, sur lesquelles on nous fit asseoir, ayant autour de nous les anciens, qui étaient plus proches après les guerriers, et enfin tout le peuple en foule. Nous trouvâmes là par bonheur un jeune homme qui entendait l'illinois beaucoup mieux que l'interprète que nous avons amené de Mitchigaméa. Ce fut par son moyen que je parlai d'abord à toute cette assemblée par les présents ordinaires ; ils admiraient ce que je leur disais de Dieu et des mystères de notre sainte Foi ; ils faisaient paraître un grand désir de me retenir avec eux pour les pouvoir instruire.

» Nous leur demandâmes ce qu'ils savaient de la mer ; ils répondirent que nous n'en étions qu'à dix journées, que nous aurions pu faire ce chemin en cinq jours ; qu'ils ne connaissaient pas les nations qui l'habitaient, à cause

le grand chef des Péouaréas et enfin l'interprète de Mitchigaméa prirent ainsi place dans les deux canots, que les sauvages trouvaient petits, mais qui ne l'étaient que par comparaison.

que leurs ennemis les empêchaient d'avoir commerce avec ces Européens ; que les haches, couteaux et rassades que nous voyions, leur étaient vendus en partie par des nations de l'est et en partie par une bourgade d'Illinois, placée à l'ouest, à quatre journées de là ; que ces sauvages que nous avons rencontrés, qui avaient des fusils, étaient leurs ennemis, lesquels leur fermaient le passage de la mer et les empêchaient d'avoir connaissance des Européens, et d'avoir avec eux aucun commerce ; qu'au reste nous nous exposions beaucoup de passer plus outre, à cause des courses continuelles que leurs ennemis font sur la rivière, qui, ayant des fusils et étant bien aguerris, nous ne pouvions pas sans danger évident avancer sur cette rivière qu'ils occupent continuellement.

» Pendant cet entretien, on nous apportait continuellement à manger dans de grands plats de bois, tantôt de la sagamité, tantôt du blé entier, tantôt d'un morceau de chien ; toute la journée se passa en festins ».

Comme chez toutes les nations qui habitaient les bords du Mississipi, les hommes d'Akanséa vivaient sans nul souci de se vêtir. Ils avaient les cheveux courts et portaient de la rassade aux oreilles. Les femmes étaient vêtues de « méchantes peaux » et tenaient leurs cheveux noués en deux tresses rejetées en arrière des oreilles. La langue des Akanséas était d'une difficulté extrême.

Sur le soir, dit le narrateur, « les anciens firent un conseil secret, dans le dessein que quelques-uns avaient de nous casser la tête pour nous piller ; mais le chef rompit toutes ces menées. Nous ayant envoyé quérir, pour

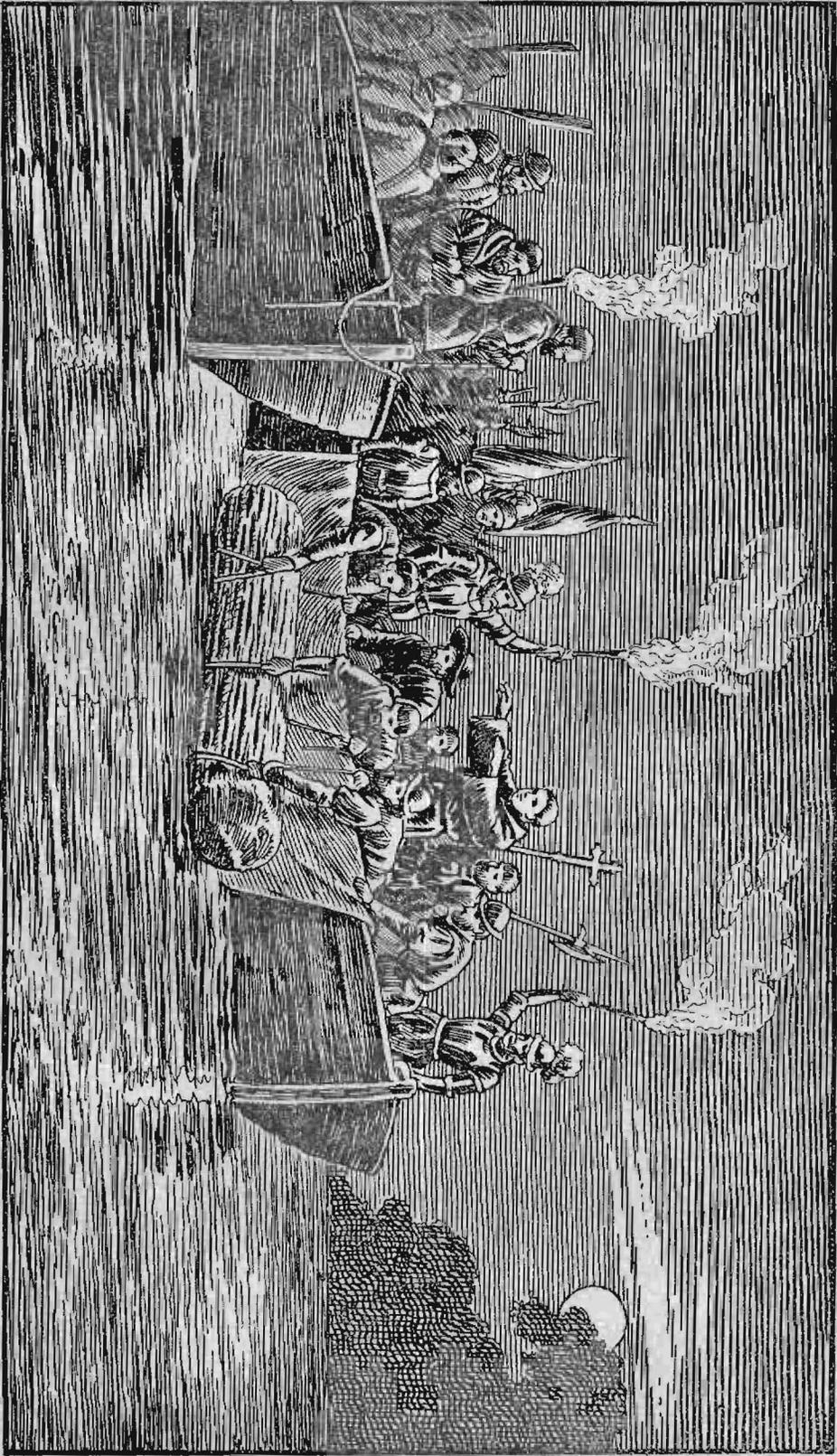
marque de parfaite assurance, il dansa le calumet devant nous, de la façon que j'ai décrite ci-dessus, et, pour nous ôter toute crainte, il m'en fit présent ».

La bourgade d'Akanséa était située sur la rive gauche (est) du Mississippi, presque en face du confluent du Mississippi et de l'Arkansas, — un peu plus au nord.

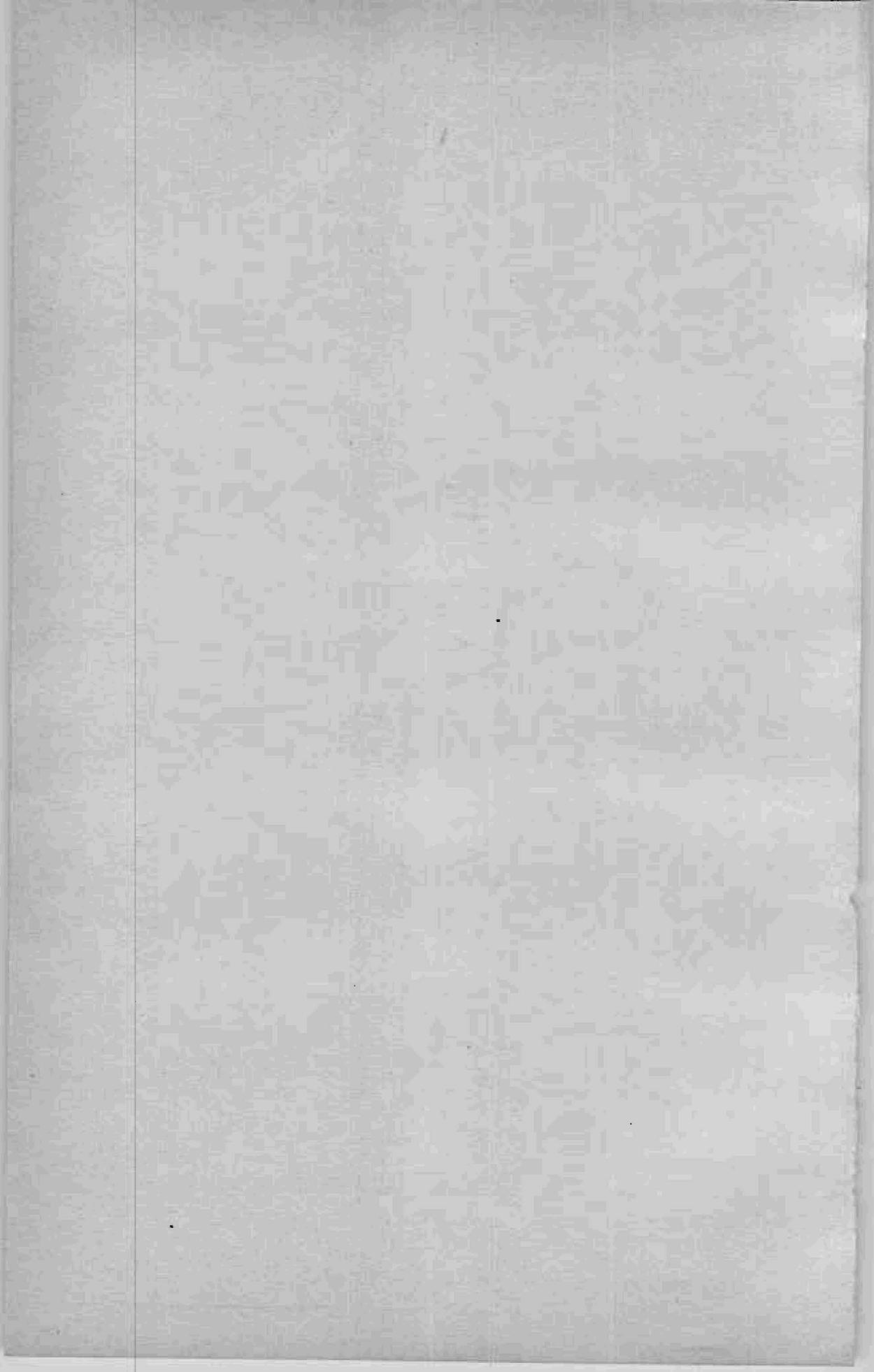
Dans la première carte de son voyage rédigée en 1674, Jolliet donne à la rivière Arkansas le nom de rivière Basire, d'après le nom du sieur Charles Basire, receveur-général des droits du roi à Québec (1).

Ferdinand de Soto vint expirer sur la rive ouest du Mississippi, un peu au-dessus du confluent de l'Arkansas et de la grande rivière ; voilà pourquoi on pourrait prétendre que Jolliet et Marquette ne sont les découvreurs que du Haut Mississippi et du pays des Illinois. Cependant, les renseignements donnés par les compagnons de De Soto, relativement au Mississippi, sont si vagues que la plupart des historiens n'y attachent guère d'importance. D'après M. l'abbé Verreau, les Espagnols n'ont pas plus découvert le Mississippi avant Jolliet que les Scandinaves n'ont découvert l'Amérique avant Colomb, que les Bretons et les Basques n'ont découvert le golfe Saint-Laurent avant Jacques Cartier. Le savant abbé ajoute : « Les droits de Jolliet sont les mêmes que ceux des deux autres immortels voyageurs. Surtout ils ne sauraient

(1) Le jeune explorateur devait épouser, en 1675, la cousine du receveur-général. Un romancier trouverait là un indice, et se demanderait si la douce image de Claire-Françoise Bissot n'accompagna pas le héros québécois dans tout son lointain voyage.



LES FUNÉRAILLES DE DE SOTO



être contestés par une nation dont le premier soin était de dérober soigneusement ses moindres découvertes à la connaissance publique ». Les voyageurs qui donnent des récits circonstanciés de leurs explorations ; qui, au moyen de cartes à indications nettes et précises, font connaître au monde civilisé les pays jusque-là inconnus qu'ils ont traversés, voilà les véritables « découvreurs » dont les noms doivent être entourés de l'admiration et du respect de la postérité. De Soto a le droit de figurer parmi les immortels, mais non à cause du fait qu'il est venu mourir dans le voisinage d'Akanséa. Au reste, il ne navigua jamais sur le Mississipi, sauf pour le traverser, en 1541. Il arrivait de la Floride avec sa petite armée, composée, au début, d'un millier d'hommes. Il fit construire quatre bateaux, presque aussitôt démolis, pour traverser hommes et chevaux. Il se dirigea ensuite vers l'ouest, cherchant vainement des mines d'or et d'argent, et hiverna sur les bords de la rivière Arkansas. Au printemps de 1542, la troupe reparut sur la rive droite (ouest) du Mississipi, où Soto vint expirer. Les Espagnols craignant que les naturels du pays vinssent à profaner la dépouille de leur chef, lui donnèrent la rivière même pour tombeau. Ils abattirent un grand chêne, en coupèrent un billot de la longueur d'un cercueil, qu'ils creusèrent et dans lequel ils placèrent le corps ; ils clouèrent ensuite un couvercle du même bois non susceptible de flotter. Après cela, un des aumôniers de la troupe récita des prières, et, à la lueur des flambeaux, on déposa le lourd cercueil sur une barque que l'on dirigea vers un endroit,

choisi la veille, où le lit de la rivière avait plus de cent pieds de profondeur. C'est là que se fit cette étrange inhumation. Dans la pensée des Espagnols, le corps de leur chef recevait une sépulture permanente que jamais rien ne pourrait venir troubler.

Akanséa était située un peu au sud-est de l'endroit qui fut témoin de cette scène dramatique. Les canots de Jolliet passèrent-ils au-dessus du cercueil ?...

Encore quelques jours de navigation et Jolliet allait atteindre le golfe du Mexique. Mais pourrait-il bien se rendre jusque-là ? Les flibustiers espagnols ou leurs alliés sauvages, très nombreux et très habiles à se servir des armes à feu, ne s'empareraient-ils pas des Français ou ne les feraient-ils pas périr ? Les voyageurs avaient acquis la certitude que le Mississippi ne se déchargeait ni dans la mer de Virginie ni dans celle de Californie : il ne fallait pas s'exposer inutilement et risquer de frustrer le Canada et la France des avantages de leurs découvertes, des connaissances qu'ils venaient d'acquérir. Jolliet et Marquette tinrent conseil, et, tout bien pesé, ils conclurent qu'il valait mieux ne pas pousser plus loin, et firent connaître leur décision aux sauvages.

RETOUR

Après une journée de repos, les explorateurs reprirent leurs embarcations pour remonter le grand fleuve. Ils

quittèrent les Akanséas le 17 juillet 1673, juste un mois après leur entrée dans le Mississipi.

Jolliet et ses compagnons eurent quelque peine à refouler les courants. Ils éprouvaient moins d'appréhension mais beaucoup plus de fatigue que pendant la descente de la rivière. Ils passèrent par les bourgades de Mitchigaméa et d'Aganatchi et franchirent les confluent de l'Ohio et du Missouri sans incidents remarquables.

HALTE DE PÉOUARÉA (*Rivière des Illinois*)

Au 38^e degré, ils quittèrent le Mississipi pour se rendre au lac Missiliganin (Michigan), à Chicagou (Chicago), en passant par la rivière des Illinois. Ils ne revirent donc pas les Péouaréas de la rivière Moïngouéna, qui leur avaient fait si bon accueil au mois de juin précédent, mais ils firent halte à une autre bourgade habitée aussi par des Illinois de la famille des Péouaréas, située probablement dans les environs de la petite ville actuelle de Peoria, dans l'Etat de l'Illinois. Ils y demeurèrent trois jours, que le missionnaire employa à publier la Foi « dans toutes les cabanes ». Le bon Père eut la consolation d'y baptiser un enfant mourant. Ce fut, non pas le plus extraordinaire, mais le plus grand des événements du voyage.

Jolliet donna son nom (Saint-Louis) à la rivière des Illinois ; l'année suivante cependant il substitua au nom de « Saint-Louis » celui de « Divine ». Le jeune Québécois fut séduit par l'apparence du beau et fertile pays que traverse cette rivière. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet, en 1674, en arrivant à Québec :

« Lorsque, dans le commencement, on nous parlait de ces terres sans arbres, je m'imaginai un pays brûlé, où la terre était si chétive qu'elle ne pouvait rien produire. Mais nous avons remarqué le contraire, et il ne s'en peut trouver de meilleure, ni pour les blés, ni pour la vigne, ni pour quelques fruits que ce soit.

» La rivière à qui nous avons donné le nom de Saint-Louis, et qui a sa source non loin de l'extrémité du lac des Illinois, m'a paru offrir sur ses bords des terres très belles et très propres à recevoir des habitations. L'endroit par lequel, après être sorti de la rivière, on entre dans le lac, est une aise fort commode pour contenir des vaisseaux, et les mettre à l'abri du vent. La rivière est large et profonde (1), remplie de barbues et d'esturgeons ; le gibier se trouve en abondance sur les rives ; les bœufs, les vaches, les cerfs, les coqs-d'Inde, y paraissent beaucoup plus qu'ailleurs. Pendant l'espace de 80 lieues, je n'ai pas été un quart d'heure sans en voir. Il y a des prairies de trois, de six, de dix et de vingt lieues de long, et de trois de large, environnées de forêts de même étendue, au delà desquelles les prairies recommencent, en sorte qu'il y a autant de l'un que de l'autre. On rencontre quelquefois des herbes fort basses, quelquefois on les voit hautes de cinq et six pieds ; le chanvre qui y croit naturellement, monte jusqu'à huit pieds²».

(1) « Le cours de la rivière des Illinois, dont le sieur Jolliet fait une si belle description, est de 305 milles américains, depuis son embouchure dans le Mississipi jusqu'à sa source, près de Chicago, à l'extrémité méridionale du lac Michigan. Sur ses bords était autrefois le fort Saint-Louis, qui restait comme souvenir du nom que Jolliet avait d'abord donné à cette rivière ». — Note du Père Félix Martin.

Jolliet comprit tout l'avantage que cette région de l'Illinois offrait à la colonisation et aux exploitations agricoles. « Un habitant, dit-il, n'emploierait point des dix années à abattre le bois et à le brûler ; dès le jour même de son arrivée, il mettrait la charrue en terre, et s'il n'avait pas de bœufs de France, il se servirait de ceux du pays ou de ces animaux qu'ont les Sauvages de l'Ouest, sur lesquels ils se font porter comme nous sur nos chevaux. Après la semence de toutes sortes de grains, les nouveaux colons pourraient s'appliquer à planter de la vigne et à enter des arbres fruitiers, à passer des peaux de bœufs dont ils se feraient des étoffes beaucoup plus fines que celles que nous apportons de France : ainsi ils trouveraient de quoi se nourrir et se vêtir ; rien ne manquerait que le sel, mais il ne serait pas difficile, avec un peu de prévoyance, d'obvier à cet inconvénient (1) ».

Marquette ne fut pas moins enchanté que son compagnon du pays arrosé par la rivière des Illinois. Il écrit : « Nous n'avons rien vu de semblable à cette rivière où nous entrons, pour la bonté des terres, des prairies, des bois, des bœufs, des cerfs, des chevreuils, des chats sauvages, des outardes, des cygnes, des canards, des perroquets, et même des castors ; il y a quantité de petits lacs et de petites rivières. Celle sur laquelle nous naviguons est large, profonde, paisible, pendant soixante-cinq lieues ;

(1) Archives du séminaire de Saint-Sulpice de Paris.

Le Père Allouez, qui se trouvait au pays des Illinois en 1677, dit qu'il y compta 42 espèces de fruits « qui sont tous excellents », 22 sortes d'animaux à fourrure, et « 40 sortes de gibier et d'oiseaux ».

le printemps et une partie de l'été, on ne fait de transports que pendant une demi-lieue ».

Le bon Père parle ensuite de la bourgade de Kaskaskia, où il devait revenir, et qui fut le dernier théâtre de son zèle apostolique. « Nous y trouvâmes, dit-il, une bourgade d'Illinois nommée Kaskaskia, composée de soixante-quatorze cabanes. Ils nous y ont très bien reçus, et ils m'ont obligé de leur promettre que je retournerais pour les instruire ».

Le Père Marquette, qui avait donné au Mississipi le nom de Conception, donna le même nom à la mission de Kaskaskia, qu'il vint fonder dans les premiers mois de l'année 1675, et il accomplit ainsi le vœu qu'il avait fait au début de son voyage de 1673.

Quelques Illinois de Kaskaskia accompagnèrent Marquette et Jolliet jusqu'au lac des Illinois ou Michigan. Ils firent ensemble le portage qui séparait la rivière des Plaines (une des sources de la rivière des Illinois) de la petite rivière de Chicago.

Avant d'atteindre le lac, Jolliet remarqua à sa droite un mont isolé auquel il donna le nom de « Mont Jolliet », qu'il porte encore aujourd'hui. M. Justin Winsor signale ce fait dans les termes suivants : « Sur la rive ouest de l'un des tributaires de la rivière des Illinois, — la rivière des Plaines, — se dresse, dans la prairie, un monticule d'aspect particulier, formé de terre glaise, de sable et de gravier, — monument solitaire qui a résisté au travail d'érosion d'un âge géologique antérieur. C'était un lieu de reconnaissance célèbre pour les Indiens en temps de

chasse et pour les voyageurs français dans leurs expéditions de traitants. L'aspect de ce monticule impressionna Jolliet, qui lui donna son nom, conservé jusqu'à nos jours, tandis que toutes les autres désignations indiquées sur sa carte ont été oubliées. Le mont Jolliet a à peu près 60 pieds d'élévation ; son sommet mesure 225 pieds de largeur par 1300 pieds de longueur. Il est situé à 40 milles au sud-ouest de Chicago, dans les environs de la ville de Jolliet, Illinois (1) ».

Nos explorateurs furent frappés de la facilité avec laquelle on pouvait, au moyen d'une faible saignée, faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois et du Mississipi. Le Père d'Ablon, à qui Jolliet fit le récit de son voyage à son arrivée à Québec, en 1674, écrivit à la date du 1^{er} août de la même année, dans sa « Relation de la découverte de la Mer du Sud » :... « La quatrième remarque concerne un avantage bien considérable, et qu'on aura peut-être peine à croire : c'est que nous pourrions assez aisément aller jusqu'à la Floride en barque, et par une fort belle navigation. Il n'y aurait qu'une saignée à faire en coupant une demi-lieue de prairie seulement, pour passer du lac des Illinois (Michigan) dans la rivière de Saint-Louis (des Illinois). Voici la route qu'on tiendrait : la barque devrait se faire dans le lac Erié, qui est proche du lac Ontario ; elle passerait aisément du lac Erié dans le lac Huron, d'où elle entrerait dans le lac des Illinois. On

(1) *Narrative and Critical History of America*, vol. IV, page 179.

ferait à l'extrémité de ce lac la tranchée ou le canal dont j'ai parlé, pour avoir passage dans la rivière Saint-Louis, qui se décharge dans le Mississipi. La barque ainsi entrée dans le fleuve, naviguerait facilement jusqu'au golfe du Mexique... Même sans une chute d'eau qui sépare le lac Erié d'avec l'Ontario, une barque construite à Catarakoui pourrait aller jusqu'à la Floride, par les routes dont je viens de parler ».

Le dix-neuvième siècle a réalisé le rêve des premiers explorateurs, et il a fait plus encore. En 1848, la « saignée » qui devait faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois a été pratiquée ; et le 2 janvier 1900, un nouveau canal de douze lieues de longueur, par cent pieds de largeur et quatorze de profondeur, a été ouvert à la circulation des vaisseaux entre Chicago, la métropole commerciale de l'Ouest, et la florissante cité de Jolliet, dans l'Etat de l'Illinois.

Grâce aux canaux du Saint-Laurent et des grands lacs, les villes de Québec et de la Nouvelle-Orléans se trouvent maintenant reliées par un système de navigation intérieure non-interrompue. Les fameuses « caravelles » parties d'Espagne pour venir faire honneur au génie américain, à l'exposition colombienne de Chicago, en 1893, auraient pu se rendre à destination par la route du Mississipi, au lieu de suivre la route du Saint-Laurent, si le nouveau « canal de drainage » de Chicago — que l'on dit plus considérable que le canal de Suez — eût été alors construit.



CHAPITRE SIXIÈME

Le lac Michigan. — Le Père Marquette et Louis Jolliet se disent adieu à la Baie des Puans. — Jolliet continue sa route et se rend à Michillimackinac, puis au Saut Sainte-Marie. — Retour de Jolliet à Québec, en 1674. — Naufrage près de Villemarie. — La population de Québec fait un accueil enthousiaste au jeune explorateur. — Jolliet rend compte de son voyage.

LA petite rivière Chicago entrait dans le lac Michigan en traversant un marécage (1). Tout auprès, sur la rive du lac, s'élevait une bourgade que le célèbre intreprète Nicolas Perrot avait visitée deux ans auparavant (1671). Elle était habitée par des Miamis. L'emplacement de ce pauvre village indien est occupé aujourd'hui par un des quartiers de la somptueuse cité de Chicago, un des centres les plus étonnants de l'activité humaine qui existent au monde.

Nos voyageurs franchirent sans accidents la longue distance (près de cent lieues) qui sépare Chicago de la baie Verte. Ils longèrent la rive où s'élève la ville de Milwaukee, fondée au dix-neuvième siècle par Salomon Juneau. La prudence les forçait à ne pas trop s'éloigner du rivage. Le grand lac, alors comme aujourd'hui, était sujet à de subites colères soudainement apaisées.

(1) Grâce au génie américain, cette rivière coule aujourd'hui en sens inverse.

Un poète moderne a signalé cette inconstance de la vague michigane dans des vers qui eussent étonné les lettrés du dix-septième siècle. « O vieux lac », — s'écrie-t-il,

« Laisse-moi donc saisir un mot de la prière
 » Que, depuis ton matin, tu dis incessamment,
 » Ravi dans un transport d'extase solitaire
 » Dont tes siècles n'ont pu briser l'enchantement !

» Ah ! quand tes cris d'amour font pleurer les rivages,
 » Quand tu poursuis Celui qu'appellent tes clameurs
 » Et couronnes ton front d'écume ou de nuages,
 » N'es-tu pas effrayé de tes propres grandeurs !

» Oui, tu roules alors, dans tes vagues plaintives,
 » Les âmes en sanglots des générations
 » Dont le râle de mort a laissé sur tes rives
 » Un long voile flottant de lamentations.

» Réponds ! n'entends-tu pas les sublimes *encore* !
 » Que te lancent les cieus avec frémissement ?
 » Jusqu'à ce que, *soudain*, en ton berceau sonore,
 » La main de l'Éternel t'endorme doucement ?

.....

» Ton grand calme du soir émeut plus qu'un tonnerre :
 » C'est l'heure enchanteresse où chaque flot, sans bruit,
 » Écoute longuement la romance légère
 » De l'aimable beauté que ta beauté séduit ».

.....

Ce fut un moment solennel que celui où le Père Marquette se sépara de son compagnon, à la baie des Puans, après plus de trois mois de vie commune, dans un voyage semé d'incidents imprévus, de situations dramatiques, de dangers sans nombre heureusement conjurés. Le rêve des explorateurs était devenu une réalité, et cette réalité n'avait rien eu de décevant. Le bon religieux était accablé de fatigue ; il sentait déjà les premières atteintes

de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Il aurait pu se rendre immédiatement à la mission du Saut-Sainte-Marie, où se trouvait le Père Dreuilletes, tout au moins aurait-il pu se rendre à sa mission de Saint-Ignace de Michillimakinac, afin d'y prendre quelques jours de repos et d'y recevoir des nouvelles de Québec et de la France ; mais il était avant tout apôtre et missionnaire : il s'arrêta pour aller, par les cabanes, catéchiser les pauvres Sauvages de la baie (1).

Jolliet et Marquette se dirent donc adieu vers la fin du mois de septembre, peut-être pour ne plus jamais se revoir.

Il est possible que les deux découvreurs, désormais illustres, se soient rencontrés de nouveau avant le départ définitif de Jolliet pour Québec, — qui n'eut lieu qu'au printemps suivant, — mais personne ne saurait l'affirmer avec certitude.

Jolliet continua sa route et atteignit bientôt Saint-

(1) L'historien protestant Francis Parkman s'exprime ainsi au sujet des premiers missionnaires jésuites du Canada : « Une vie isolée, privée de toutes relations sociales et de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires. Leurs ennemis peuvent, s'ils le veulent, les taxer de crédulité, de superstition ou d'un aveugle enthousiasme ; la calomnie n'arrivera pas à les convaincre d'hypocrisie et d'ambition. Ils entraient dans la carrière avec la droiture d'âme des martyrs et l'héroïsme des saints.

» On trouvera difficilement dans l'histoire de l'humanité une piété plus ardente, une abnégation de soi-même plus complète, un dévouement plus constant et plus généreux... Dans tous les récits de cette époque héroïque, on ne rencontre pas une ligne qui permette de soupçonner un seul de ces valeureux soldats d'avoir faibli ou chancelé un moment. Le grand mobile de toutes leurs actions était la plus grande gloire de Dieu ». — (*The Jesuits in North America.*)

Ignace de Michillimakinac, où il apprit aux Hurons de la mission que le P. Marquette avait accompli heureusement son voyage. Le feuillage avait pris les riches couleurs de l'automne et le paysage était dans toute sa splendeur empourprée lorsque les explorateurs arrivèrent au saut Sainte-Marie.

On a dû remarquer que les tribus indiennes de l'Amérique du Nord portent souvent les noms de leurs bourgades, ou, si l'on veut, que les bourgades indiennes portent souvent les noms des tribus qui les habitent : ainsi les Maskoutens, les Moïngouénas, les Péouaréas, les Mitchigaméas, habitaient, respectivement, les bourgades de Maskoutens, de Moïngouéna, de Péouaréa, de Mitchigaméa. Pour se conformer à cet usage, on donna, dès le dix-septième siècle, le nom de Sauteurs, ou Sauteurs, aux Indiens du voisinage du saut Sainte-Marie. Ces Indiens étaient les Noquets, les Achipoés et les Malamechs, dont les descendants ne sont plus généralement connus que sous le nom de Sauteurs.

Le voyage officiel de Jolliet pouvait être considéré comme terminé. Il lui restait cependant à rédiger définitivement la carte et le journal de son exploration, ce qu'il s'empressa de faire en arrivant au Saut-Sainte-Marie. Il dressa même ces pièces en plusieurs expéditions, et il en laissa une entre les mains d'un Père jésuite, probablement du Père Dreuilletes, qui était alors le supérieur de la mission de Sainte-Marie du Sault.

Jolliet s'occupa aussi de l'éducation du jeune esclave de Péouaréa, qu'il comptait présenter à Frontenac.

C'était un enfant intelligent et bon ; il fit de rapides progrès, et apprit en peu de temps à lire et à écrire assez couramment. Le Père Dreuilletes fut sans doute son précepteur. Il était dans sa dixième année : peut-être fut-il baptisé avant son départ pour Québec.

Ce fut vers la fin du mois de mai de l'année 1674 que Jolliet partit pour s'en retourner à la capitale de la Nouvelle-France. Il était accompagné de deux canotiers, dont l'un était le jeune esclave de Péouaréa. Il emportait avec lui plusieurs « raretés » du pays des Illinois et des Akanséas, et sans doute aussi une certaine quantité de peaux de castors (1).

Tous les pays que traversèrent Jolliet et ses deux compagnons étaient amis de la France ; seule la rive droite du lac Ontario était occupée par une nation trop souvent hostile ; mais les voyageurs français suivaient toujours le côté nord du lac, où l'on venait du reste de construire un fort que Jolliet n'avait pas encore vu : le fort Frontenac (2).

Robert Cavelier de La Salle commandait au fort Frontenac en 1674. On a supposé que Jolliet lui fit voir la carte de la vallée du Mississipi qu'il emportait avec lui ; mais il n'est pas absolument certain que La Salle se trouvât au fort au moment où Jolliet s'y arrêta.

(1) Il ne faut pas oublier que Louis Jolliet était « commerçant », tout en étant explorateur et géographe. Peu de temps avant son départ pour le Mississipi, — le 1^{er} octobre 1672, — il avait signé un contrat de société avec François de Chavigny et Zacharie Jolliet.

(2) Katarakoui, aujourd'hui Kingston, à soixante lieues au-dessus de Montréal.

On était dans les grandes chaleurs de l'été. Le soleil de juillet donnait des reflets d'or aux flots du lac Ontario. Jolliet profitait des longs crépuscules pour naviguer sans fatigue à travers les chenaux des « mille îles », — mille corbeilles débordantes de parfums, de verdure et de fraîcheur. Quelques jours plus tard il arrivait à Lachine, au-dessus du saut Saint-Louis, où il s'était embarqué pour l'Ouest vingt-et-un mois auparavant.

Lachine était le point de départ, et souvent aussi de retour, des longs voyages en canots vers les régions de l'Ouest. On chargeait les marchandises et les canots d'écorce dans des charettes, pour les transporter de Ville-Marie à Lachine ou de Lachine à Ville-Marie. S'il n'y avait pas de voiture de disponible à Lachine, les hommes portaient sur leurs épaules les canots arrivant de l'Ouest, et les remettaient à flot au-dessous des rapides, pour les conduire jusqu'à Montréal.

Quelquefois les voyageurs sautaient simplement les rapides dans leurs canots, ce qui était moins dangereux que la navigation qui devait suivre immédiatement, entre les îles et les rochers à fleur d'eau situés au-dessous du saut proprement dit.

Jolliet se trouvait précisément au-dessous du « grand saut », dans ce voisinage des petites îles si fécond en naufrages, lorsque, soudain, son canot chavira, et il fut précipité dans le fleuve avec ses compagnons. Ceux-ci périrent immédiatement, submergés par les flots. Quant à Jolliet, grâce à son adresse, à sa force physique et à la

puissance de sa volonté, il put lutter pendant quatre heures contre la mort.

Ayant réussi à prendre pied de manière à se maintenir la tête constamment hors de l'eau, il concentra tous ses efforts à résister à l'action du courant. Il ne fallait pas songer à se jeter à la nage dans les tourbillons qui l'entouraient. De fois à autre sa voix lançait un cri de détresse qui se perdait dans le bruit des flots... Que se passa-t-il dans l'âme du jeune explorateur pendant ces longues heures d'angoisses?... Vit-il briller, au loin, pour ranimer son courage, le clocher de la petite église érigée dès lors à Ville-Marie en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours?... Peu à peu ses forces le quittèrent : il sentit que ses jambes allaient bientôt céder sous l'effort du courant ; un nuage vint obscurcir sa vue et sa pensée ; ses traits devinrent livides, ses yeux se fermèrent, ses bras battirent l'air par un mouvement instinctif ; puis il s'affaissa sur lui-même et fut entraîné dans l'abîme...

« Je fus sauvé — écrivit-il quelques semaines plus tard — après avoir été quatre heures dans l'eau, ayant perdu la vue et la connaissance, par des pêcheurs qui n'allaient jamais dans cet endroit, et qui n'y auraient pas été si la sainte Vierge ne m'avait pas obtenu cette grâce de Dieu, qui arrêta le cours de la nature pour me tirer de la mort ».

Le naufragé fut transporté immédiatement à Ville-Marie, peut-être chez son ami Monsieur Leber, peut-être à l'Hôtel-Dieu (1).

(1) Les anciennes archives de l'Hôtel-Dieu de Montréal, que nous avons voulu consulter, ont malheureusement été détruites dans un incendie.